

Le "service capitulé" et son impact sur l'histoire suisse vu à travers le Musée des Suisses dans le Monde

Autor(en): **Zurfluh, Anselm**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2010)**

Heft 5

PDF erstellt am: **18.09.2024**

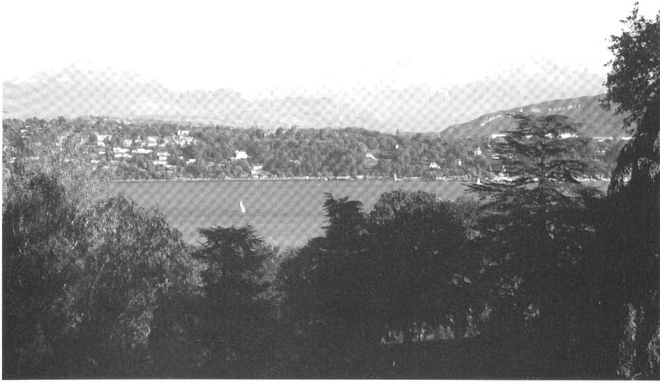
Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-514458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La vue du domaine de Penthes, ancienne résidence de Mark Birkigt, fondateur d'Hispano-Suiza.

Histoire

Le « service capitulé » et son impact sur l'histoire suisse vu à travers le Musée des Suisses dans le Monde Anselm Zurfluh

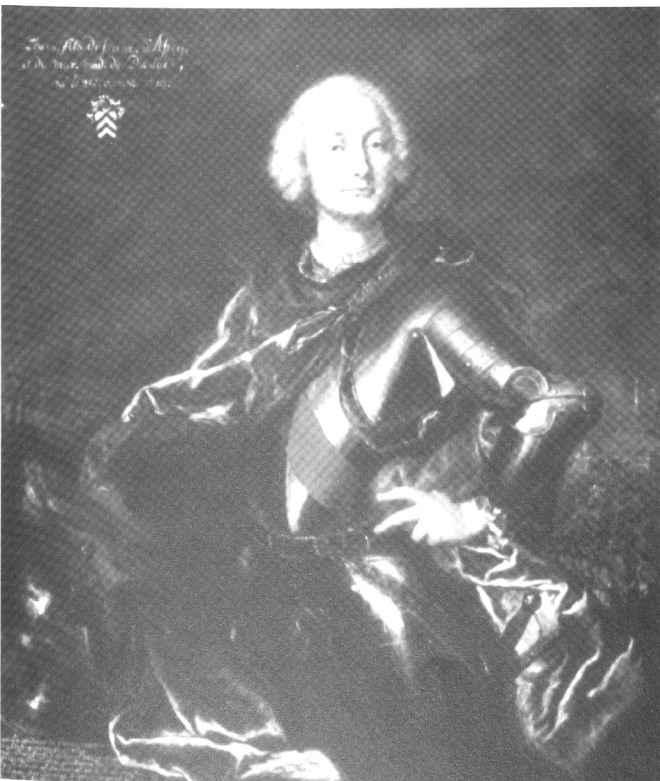
Dr en Histoire, Dr en Ethnologie ; Directeur de l'Institut et du Musée des Suisses dans le Monde

Il n'est pas très original de constater que la migration a de tout temps été un trait caractéristique du genre humain : *homo sapiens - homo mobilis*. Que serait l'histoire mondiale sans les grands mouvements migratoires ? Quelles forces ont poussé les hommes, des individus tout comme des groupes, à se déplacer ? La faim, la pauvreté, la guerre en ont été des contraintes extérieures, négatives. Le goût de l'inconnu et de l'aventure, l'appât du gain ou la soif de connaissance et de savoir, sont des forces positives inhérentes à l'homme ; l'appel du grand large a surtout été entendu par des jeunes, pleins d'énergie, et beaucoup d'entre eux ont fini par marquer

profondément de leur empreinte leur nouvelle patrie. Il n'est pas rare de voir que l'expérience de l'expatriement et donc de la rencontre avec une nouvelle réalité, a suscité des énergies créatives.

Au cours de son histoire, la Suisse a connu l'émigration tout comme l'immigration ; mais ces phénomènes n'ont jamais, quantitativement parlant, pris une ampleur qui, ailleurs, a déchiré ou profondément remodelé des communautés humaines. Néanmoins, la mobilité des hommes et les échanges entre eux forment un des motifs récurrents de l'histoire de la Suisse. Nous savons, par exemple, quelle a été la force d'attraction du service militaire à l'étranger sur les jeunes gens de nos contrées et sur leurs officiers aristocrates. Nous connaissons l'impact de l'arrivée des huguenots français après la révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV. Le nombre de Suisses qui sont partis vers le Nouveau Monde, seuls ou en groupe, est considérable. La Confédération, si souvent épargnée par les guerres européennes, a de tout temps été une terre d'asile tout en étant quittée par les Suisses eux-mêmes, appelés ailleurs par leur destin.

Louis Augustin d'Affry



Les historiens ou des écrivains ont relaté plus d'un de ces départs vers de nouveaux horizons. La collection sans doute la plus attrayante de témoignages sur le sort de ces Suisses dans le monde se trouve au Château de Penthes à Pregny-Genève, à quelques pas seulement du Palais des Nations. Ce musée, fondé en 1960, a d'abord été construit autour de la grande épopée des Suisses au service (militaire) étranger, notamment de la France. Aujourd'hui, la thématique est plus large et porte sur la mobilité des Suisses sous toutes ses formes : diplomates, militaires, hommes d'affaires, explorateurs, scientifiques, journalistes, artistes et – pourquoi pas ? – aventuriers. Le musée comprend également un centre de recherche et de documentation. L'institution a pris la forme juridique d'une fondation placée sous la haute surveillance du Département fédéral de l'intérieur.

Les anciennes dénominations, « Musée des Suisses à l'étranger » ou encore le terme d'émigration évoquent inéluctablement le contraste entre ce qui est proche et familier, d'une part, et ce qui est lointain et étrange(r), d'autre part. Ici la Suisse, là le monde extérieur. Cela nous rappelle que beaucoup de ceux qui ont quitté leur pays ne sont jamais rentrés. Les Suisses de l'étranger, cela rime avec le mal du pays – et on se souvient qu'il était interdit, dans les régiments suisses en France, de jouer le *Ranz des vaches*. A notre époque de mondialisation, nous assistons plutôt à une banalisation des changements de lieu de travail et de domicile par delà les frontières et à une nécessité de s'intégrer, de s'adapter à de nouveaux lieux. Parfois, le monde nous apparaît comme un village et notre patrie à tous. D'autres fois, le sentiment de déracinement se fait vif. Pour beaucoup, le retour au pays et la mise en valeur de l'acquis intellectuel, matériel ou émotionnel, font partie du cycle de la mobilité.

La mobilité des Suisses dans le Monde à travers les siècles est donc le thème de notre musée - voir : www.penthes.ch ou Facebook. Certains visiteurs sont frappés par la forte présence de la thématique militaire. Cette prépondérance s'explique non seulement par l'histoire de la collection, mais également par l'importance du « fait militaire », fait constitutif et inhérent à l'histoire de ce pays - et ceci jusqu'à aujourd'hui.

Les origines de la Confédération ?

Deux dynamiques incontournables : transports et économie, d'une part, rivalités et guerres, d'autre part. Autour de 1220, le col du Saint-Gothard est ouvert à la circulation grâce au « Pont du diable » qui permet de traverser les gorges de la Schöllenen, infranchissables jusqu'alors. Il s'agit de l'itinéraire le plus court entre l'Allemagne et l'Italie, les deux pôles commerciaux majeurs de l'époque. L'intérêt de cette nouvelle route est double : rentrées fiscales importantes et immédiates grâce aux péages imposés par les Urnais aux marchandises ; mais aussi importance stratégique européenne. Les rentrées monétaires garantissent à la communauté locale un essor économique et politique important, ce qui permet de perdurer les « anciennes libertés », démocratiques, de ses citoyens. Pour en bénéficier pleinement, il faut à cet ensemble de petits Etats (la Confédération naissante, à partir de 1291) s'affranchir politiquement de la tutelle seigneuriale locale, affranchissement obtenu au détriment des Habsbourg suite à une série de batailles victorieuses (Morgarten 1315, Sempach 1386, Näfels 1388...). L'immédiat impérial sera le premier pas des Waldstätten vers cette indépendance politique.

Plus tard viennent des visées expansionnistes « impérialistes », tel que des guerres de Bourgogne contre Charles le Téméraire (Grandson, Morat, Nancy 1476-1477).

Ce qui dénote également un potentiel agressif de cette Confédération. Au début du XVI^e siècle, Machiavel a écrit que la nation des Suisses, « guerrière et barbare », allait envahir l'Europe toute entière et qu'il ne voyait pas ce

qui pourrait freiner cet élan. François I^{er} l'a fait en 1515, à Marignan. Les Suisses devaient alors se rendre compte qu'il n'était pas possible de guerroyer tous azimuts quand on ne dispose pas de pouvoir central et lorsqu'on doit s'appuyer sur des démocraties locales qui ont toutes comme maxime suprême de garder leur indépendance et de poursuivre leurs intérêts particuliers. Les treize Anciens Cantons, avec leurs alliés, le Valais et les Grisons, Mulhouse, Strasbourg et Rottweil, étaient incapables de définir une stratégie de conquête cohérente. Pour perdurer, ils étaient en effet obligés de se rabattre sur un dénominateur commun, celui de rester libres, coûte que coûte. Cela a impliqué une adaptation de leur politique extérieure - dite de la « neutralité » - adaptation qui se concrétisera, à partir de 1516, avec la Paix éternelle, conclue entre François I^{er} et les Confédérés.

Deux conséquences immédiates se sont alors faites sentir : l'une politico-militaire, l'autre socio-historique. Le « génie suisse » consistait à utiliser la puissance militaire autochtone non plus pour des visées impérialistes propres, mais au service et à la solde de puissances étrangères. C'est le « service capitulé » : un contrat entre Etats souverains autorisant la puissance étrangère à demander la levée des troupes à l'intérieur de la Suisse pour un usage extérieur - clause qui le distingue fondamentalement des contrats de « mercenaires » que des particuliers ont pu signer avec des armées étrangères. Ces nombreuses capitulations avec des villes (Florence), des Etats (tels que Venise) et des princes (le Pape, les rois de France, d'Angleterre ou des Pays-Bas) obligeaient évidemment les Cantons à louvoyer entre bon nombre d'intérêts différents dans une Europe en constante évolution. Nul n'a intérêt à laisser les Suisses entièrement à l'adversaire ; nul ne veut se brouiller complètement avec eux et la Confédération doit elle-même trouver un chemin entre les intérêts en présence. L'équilibre semble toujours délicat, mais finalement demeurera, efficace et durable, garantissant une indépendance séculaire à la Confédération. Cette indépendance ne sera brisée qu'une seule fois et seulement pour quelques années par les Armées françaises révolutionnaires, qui envahissent la Suisse en 1798.

L'implication socioculturelle de ce système est qu'en cinq siècles, des centaines de milliers de jeunes Suisses ont servi à l'étranger, parfaitement encadrés dans les armées les plus puissantes d'Europe. Nul doute que ceux qui partaient étaient les jeunes Suisses les plus portés à la violence, répondant à l'appel du service étranger où leur énergie virile était utile, mais surtout surveillée, canalisée et le cas échéant, réprimée, toujours commandés par des officiers qui étaient eux-mêmes suisses. C'est un processus qui entraîne un haut degré de socialisation et de contrôle. Ceux qui par la suite revenaient au pays ne rêvaient certainement plus d'aventure, mais plutôt d'une vie sédentaire, avec femme et enfants et un travail rémunérateur. Quant à ceux qui ne rentraient pas, ils permettaient dans un sens un écrémage démographique qui pouvait contribuer à éviter quelque peu une paupérisation excessive de la population, toujours source de troubles sociaux – d'autant plus que tous avaient gagné leur vie pendant leur séjour à l'étranger. Ces trois facteurs,

le contrôle social renforcé, l'allègement démographique et le gain d'argent, ont joué en faveur du maintien de cette paix civile et de cette vie quotidienne calme que maints voyageurs observent en Suisse dès le XVI^e siècle.

Pourquoi les Suisses s'engageaient-ils à l'étranger ? La pauvreté est sans doute l'une des causes déterminantes, mais ce sont vraisemblablement plus les opportunités offertes qui ont motivées à ces engagements : les Cantons suisses étaient (et sont) de très petits Etats, se réduisant parfois même à une seule vallée de quelques kilomètres carrés, tel Uri (premier canton de la Confédération), la patrie de Guillaume Tell, d'une longueur de 45 km et peuplée d'à peine 10'000 habitants au XVII^e siècle (33'000 aujourd'hui). A travers ces paramètres on comprend aisément la nécessité pour un homme ambitieux de partir, d'aller chercher la réussite ailleurs. D'autre part, servir dans la compagnie des Cent-Suisses par exemple, la garde rapprochée des rois de France, offrait une position sociale autrement plus prestigieuse que de demeurer garde-moutons dans les Alpes. Devenir capitaine d'un régiment suisse avait un tout autre attrait qu'être aubergiste à Altdorf. La fascination que pouvait exercer l'uniforme, comme celui particulièrement coloré des Cent-Suisses, sur un esprit juvénile rêvant de gloire ajoutait assurément un argument non négligeable. De plus, le service capitulé était une condition presque incontournable pour les jeunes ambitieux qui voulaient faire carrière une fois de retour au pays. Plusieurs raisons différentes poussaient donc la bouillante jeunesse suisse à s'enrôler, à partir.

Pourquoi les rois européens demandaient-ils des Suisses ? Parce que ceux-ci étaient... précisément des étrangers. En effet, l'avantage de recruter des gens venus d'ailleurs résidait dans leur indépendance : pas de réseau familial, pas de coterie et népotisme particulier. Pour un souverain, un aspect est fondamental : avoir la certitude que ses gens sont exclusivement à son service, savoir que leurs carrières dépendent directement de lui et qu'ils n'ont pas d'intérêts particuliers qui puissent mettre en cause leur loyauté. Ainsi, de par leur statut d'étranger, certains de ces Suisses devenaient carrément incontournables, tel Sebastian Peregrin Zwyer von Eibach (1597-1661), général, conseiller et ami de Ferdinand III d'Autriche, le « Richelieu suisse, dux Helvetiorum », comme le surnommaient ses ennemis politiques.

A ce sujet, une anecdote est plaisante à la mémoire : En 1634, lors de son passage à Paris, Zwyer est approché par Bouthillier qui organise un rendez-vous officieux et secret avec le roi Louis XIII. Sa Majesté lui demande de passer au service de la France, affirmant « qu'un officier de sa qualité se devait de servir le Roi Très Chrétien ». Zwyer répond qu'il est très honoré, mais que « Sa Majesté comprendra sans doute que si tous les officiers capables passaient à son service exclusif, le Monde s'arrêterait de tourner... » ; sur quoi ils se quittèrent « bons amis ».

En somme, dans le jeu des puissances européennes, il apparaît que les étrangers avaient besoin des Suisses et les Suisses avaient besoin des étrangers. C'est grâce à cette



Sebastian Peregrin Zwyer von Eibach

dépendance réciproque que, sans doute, la Confédération a pu naître et survivre, Etat de petite taille, morcelé et pluriculturel, au milieu d'une Europe qui devenait, au fil des siècles, l'apanage des grandes nations, devenues nationalistes avant de construire l'Europe politique.

Le Musée de Penthes

D'autres aspects, comme l'émigration économique, restent encore à développer dans notre institution. L'histoire des banques, absolument centrale dans le devenir suisse se rattache autant au « service capitulé » qu'elle relève de l'histoire économique. Après tout, si les étrangers mettaient leur argent en Suisse, ce n'était pas tant qu'il y avait un savoir bancaire supérieur et inconnu ailleurs, mais, surtout, parce que la paix sociale,

Jacques Necker





Salle consacrée au régiment de Diesbach.

la présence fort discrète d'un Etat bien contrôlé par un souverain « insaisissable » - le peuple -, hors d'atteinte d'un fisc insatiable ou d'un pouvoir étranger, offrait les meilleures garanties à un investisseur de « revoir ses sous ». Des hommes illustres et influents, tels que le Genevois Jacques Necker, ministre des finances de Louis XVI ou Albert Gallatin, premier secrétaire aux finances des Etats-Unis révolutionnaires, s'appuyaient évidemment sur cette « stabilité suisse ».

Du côté des sujets et personnalités du monde économique, on peut penser aussi au succès mondial du chocolat, à la montre, à la machine-outil, aux produits pharmaceutiques, tous issus de branches qui ont connu une forte expansion à l'étranger à travers de grandes entreprises transnationales suisses. On peut parler du sort de quelques grands banquiers et financiers (Necker, Gallatin), d'ingénieurs (Koechlin le concepteur de la Tour Eiffel), de commerçants ou d'hôteliers (César Ritz...). Des présentations plus attrayantes de l'histoire de l'expansion mondiale d'entreprises suisses au XIX^e et XX^e siècles comportant maints épisodes, pourraient rendre plus compréhensible – sans oublier l'apport tout à fait central du « service capitulé » - les conditions de base de la prospérité suisse. Telle est notre intention pour les années futures.

Notre institution n'entend pas se limiter à célébrer uniquement ces épisodes épiques et bien connus du passé, son but est aussi de s'interroger sur des questions épistémologiques et sociales, sur des questions d'actualités, concernant le sens de ces départs et de ces destins loin de la patrie, encourageant aussi nos compatriotes à apporter leur contribution aux grands débats nationaux de notre temps et d'aborder les problèmes du retour et de la réintégration. Le cosmopolitisme, passé et présent, fait partie de notre « suissitude » et participe au façonnement de l'avenir du pays, mais aussi, constitue une sorte de « contribution suisse » sur un plan européen et mondial.

A. Z.

Compte rendu

Bréviaire du Soldat

Les trois cent soixante-six textes qui suivent ne représentent qu'une infime part des écrits que l'on aurait pu choisir, tant ont été nombreuses les études passionnées de toute une vie.

Ils représentent une somme de souffrances que l'humanité s'est imposée et devraient ouvrir les jeunes d'aujourd'hui à la volonté de réaliser un monde meilleur.

Puisse la méditation de ces réflexions et faits historiques nous rappeler que « officier » est dérivé du latin « officium » et signifie à l'origine « devoir, prise de responsabilités ».

Jean Emmanuel Della Santa

Jean Emmanuel Della Santa

LE BRÉVIAIRE DU SOLDAT

366 textes de littérature militaire



Ce Bréviaire, hommage rédigé en souvenir des blessés, invalides de guerre ou décédés au champ d'honneur, n'est qu'un témoignage destiné à la mémoire de tous les soldats qui ont souffert dans leur esprit et dans leur chair.